

n° 20 - mensuel : 3 F

cancans

DE PARIS





LE BONHEUR DE MADAME PICCOLI

Jean-Claude Pascal a sablé le champagne pour fêter le succès de Gréco en U.R.S.S. et le quatrième anniversaire du mariage de la chanteuse avec Michel Piccoli. Chez les vedettes qui divorcent si facilement un mois équivaut à une année ! Tous nos vœux !...

Charlton Heston a un fils, Chad, qui pour être encore ce qu'on appelle un petit garçon n'en est pas moins très averti. Ainsi, le fameux « Ben-Hur » surprit cette conversation entre l'enfant et une petite écolière de ses amies :

— Alors, ta maman a fait appeler le docteur ? Est-ce que ses douleurs sont très rapprochées ? Eh bien, Minie, tu peux t'attendre à avoir bientôt un petit frère !

Mademoiselle C. fut une célébrité du music-hall à une époque où Cécile Sorel, toutes voiles dehors, descendait, à l'ébaubissement du tout-Paris, royalement l'escalier du Casino de Paris : c'est tout dire !

— Comment trouves-tu ma beauté ? demandait M^{lle} C., l'autre soir, à un minet ravisant qui ne quitte guère son cercle.

— Je pense, lui répondit-il fougueusement, qu'elle mérite d'être plus admirée encore que l'exposition de Picasso au Grand Palais !

Depuis lors, M^{lle} C. est perplexe...

Encore une histoire de gosse !

Le plus jeune des fils de Jerry Lewis, dit « Kid Joe », est déjà atteint d'automobilite aiguë. L'autre jour, Dean Martin fut surpris d'apprendre que son père lui avait fait cadeau — parce qu'il était dernier en « math » — d'une vieille Jeep à la réforme.

— Comment ! s'exclama l'acteur-chanteur, tu permets à Kid Joe de conduire déjà ?

— Oui, lui répondit l'ineffable comique ; mais rassure-toi, il conduit seulement à l'intérieur de la maison !

Claudia Cardinale, sur le point d'attaquer « Où vas-tu

Lavinia ? » (où elle sera une bourgeoise huppée, ce qui la changera, à Rome) avait « tombé » quatre kilos. Le fait a été claironné par la radio comme s'il s'agissait d'une trêve au Viet-Nam !

— Comment avez-vous perdu toute cette substance précieuse ? demanda un reporter italien à la ravissante Claudia.

— Oh, c'est très simple, répondit-elle, du tac au tac. Les Américains ont la fâcheuse habitude, pour vous dire bonjour, de vous appliquer de grandes tapes au bas du dos. Vous le voyez : je n'ai pas résisté à ce traitement !

(Suite page 22.)

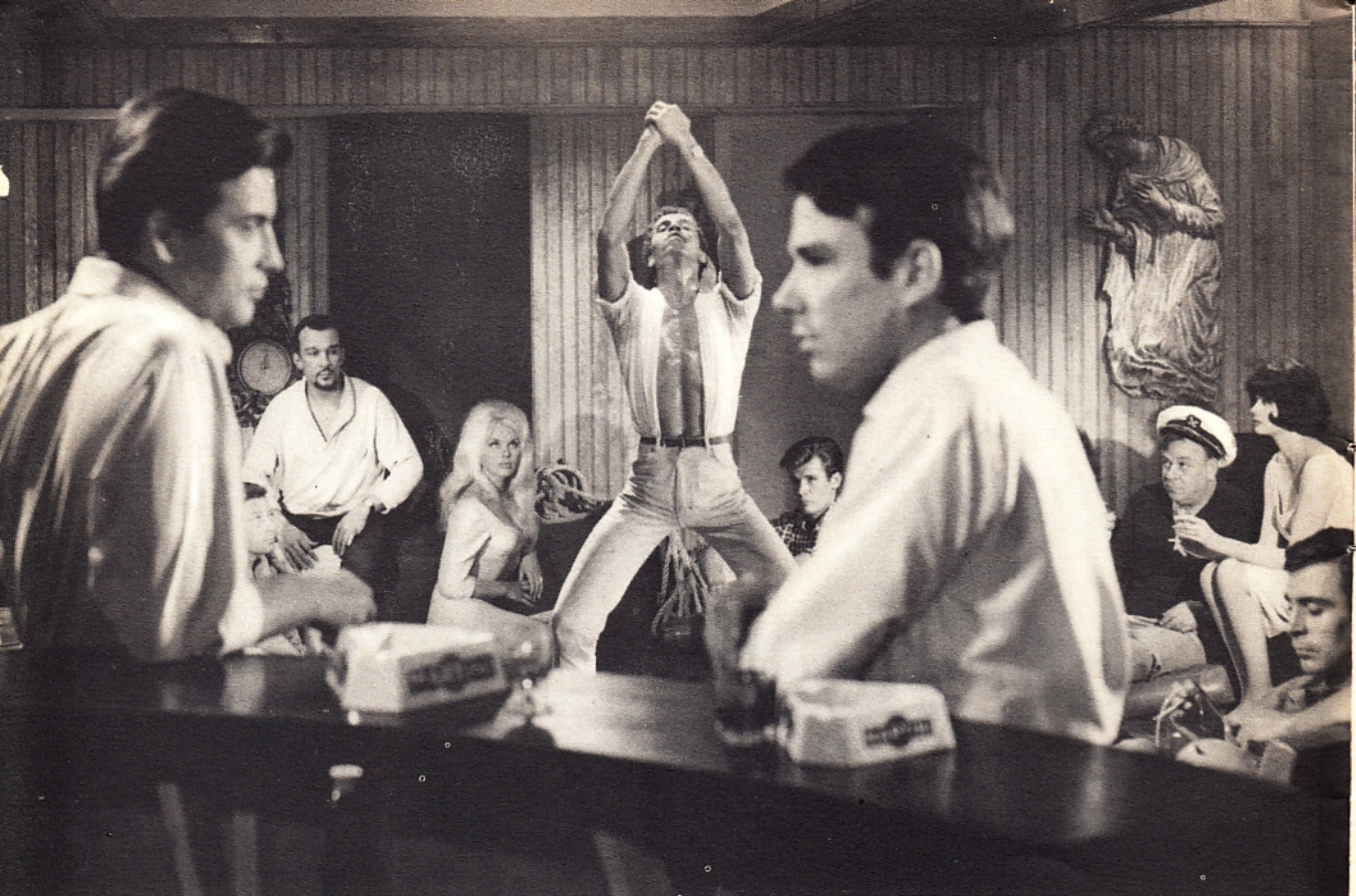




UN NOUVEAU BOY POUR LE CASINO DE PARIS ?

« Poitrine : 90. Hum ! Un rival ? » se dit la première danseuse. « Tour de cuisse, s'il vous plaît ! » ordonne la seconde. « Allons, enlevez votre pantalon » exige la troisième. « Mais... mesdemoiselles — Ne soyez pas ridicule, exécutez-vous. Nous

n'avons pas de temps à perdre ». Notre monsieur abandonne alors son sourire triomphant. Qui ne rêverait pourtant de passer une « audition » en aussi agréable compagnie ? Probable que Line Renaud, si elles se décident à l'engager, fasse une drôle de tête !



une enquête révélatrice :

mais
où sont
les
surboums
d'antan ?

*La « chasse à l'homme », Le « strip-gage »
et le « moto-cross » l'ont détrônée.*



Le temps de la surprise-party est-il définitivement mort ? Le mot seul est désuet, tout autant que surbourn ou surpatte d'ailleurs. Si vous les prononcez devant des jeunes de quinze à vingt ans, les réactions sont vives : œil écarquillé, haussement d'épaules, rires narquois...

Oui, où sont-elles les surbourns d'antan, ces heures délicieuses que l'on passait à danser, à écouter des disques, à boire des jus de fruits, à raconter des histoires drôles dans le living de papa et maman, ces derniers venant, de temps en temps, jeter un coup d'œil ému et ravi dans l'entrebâillement de la porte :

— Les chéris ! Comme ils s'amusaient bien !

Aujourd'hui, cela fait trop bourgeois, trop popotte. A quinze ans, on est blasé. A plus forte raison à vingt. Il faut trouver autre chose que les surbourns pour se distraire.

Sheila le sait bien. Elle ne chanterait plus « C'est ma première surprise-party » de peur d'être traitée de croûlante.

Surprise-party ? Ridicule. Aberrant. Démodé. Mérovingien. Sheila a eu tort de répéter le mot vingt-cinq fois au cours du même disque. C'est peut-être elle la véritable cause de l'enterrement d'une distraction saine et joyeuse.

Que font les jeunes, le samedi soir ou le dimanche ?

Deux d'entre eux, interrogés devant le « Golf » au carrefour Richelieu-Drouot, nous ont fait des réponses qui méritent d'être mentionnées.

Marianne, 16 ans : « Ah ! faire du motocross avec les copains. Je suis sur le tandem de Johnny, le plus intrépide de tous. Je me retrouve parfois couverte de boue. Exciting ! »

Maurice, 18 ans : « On organise une chasse à l'homme dans Paris. Comme

dans les films policiers. Au fond, c'est ce que nos grand-mères appelaient une partie de cache-cache. Nous l'avons seulement un peu revue et corrigée.

— En quoi consiste-t-elle ?

— On désigne un « coupable », celui ou celle qui devra nous échapper. Au signal donné, il se sauve dans la rue. Il peut emprunter le métro, l'autobus (sauf le taxi, cela revient trop cher), les escaliers de service des immeubles, aller sur les toits.

— Cette course échevelée doit amener tout le monde. Personne, jusqu'ici, n'a alerté police-secours ?

— Non. Nous agissons comme des agents secrets. En douce. Justement l'une des règles du jeu est d'essayer de ne pas se faire remarquer. Si le « coupable » parvient à nous échapper, nous

(Suite page 19.)



c'est la faute... à B.B.

une nouvelle inédite de Françoise Rivette

Dès ma quatorzième année, j'étais folle de B.B. Je l'appelais Bri-Bri en secret, comme je l'avais lu dans un journal, j'aurais donné ma vie pour elle. J'avais même passé mes mèches auburn à l'eau oxygénée pour imiter les longues mèches désordonnées de mon idole. Et je cambrais mes seins mignons comme j'avais vu Brigitte le faire dans « Et Dieu créa la Femme » et dans « La Vérité ». Je crois bien que sans Brigitte, son exemple stimulant, je n'aurais jamais eu le courage, de « monter » de Valence à Paris pour tenter ma chance... Plus tard, une autre fille qui devait devenir célèbre (plus que moi !) Mireille Darc s'est lancée ainsi à l'aventure dans la capitale...

Descendue dans un petit hôtel proche de la gare de Lyon, j'ai coché, sur des tas d'illustrés de mode, des adresses où je pourrais me présenter. Après des toilettes minutieuses, me donnant des airs de désinvolture, je me présentais dans des bureaux encombrés de paperasses, de photographes, de « maquettistes » qui, sur l'énoncé du fait que je cherchais du travail, me regardaient avec hauteur. On me déshabillait sans vergogne, en un clin d'œil. L'air compétent, de vieilles rombières teintes haussaient les épaules : « Vous n'êtes pas mal, c'est vrai. Mais qu'est-ce qui vous a fait croire que vous réussirez dans une profession si encombrée ? » Un jour, un secrétaire de rédaction excédé, dont j'avais timidement forcé la porte, après deux heures d'attente dans l'antichambre, me cria : « Quoi ? Vous voulez être cover-girl ? Encore une ! Ah ca, êtes-vous folles, toutes ? Savez-vous, pauvre petite, que plus de deux mille filles, sur le pavé de Paris, aspirent à voir leur portrait à la « une » d'un hebdomadaire de luxe ? De plus belles que vous se vendraient, pour ça ! »

— Moi jamais, criai-je indignée.

Je sortis en claquant la porte. Celle-ci se rouvrit d'ailleurs brusquement ; mon cœur frémit d'espoir : le méchant bonhomme était derrière moi. D'une pichenette, il me fit me retourner :

— Tiens, mais c'est vrai : vous nous rappelez quelqu'un : Bardot, c'est cela, Bardot ! Décidément qu'est-ce que vous avez toutes à la singer, B.B. ? C'est maladif.

Je commençais de sentir la moutarde me monter au nez. Quand il eût appuyé lourdement : « Et, en plus, vous copiez sa choucroute de cheveux canari. Mais regardez-moi ça : c'est d'un démodé ! »

Il se moquait tout haut et, déjà, toute la rédaction et le secrétariat du journal se groupaient autour de nous. Ils avaient tous de petits ricanements. Une belle journaliste snob, appelée Betty, me fit tourner sur les talons, comme une toupie, et lança : « Vraiment, avec leur manie d'imiter « le symbole sexuel n° 1 de notre temps », elles sont à psychanalyser, ces nanas de province. » Elle ajouta : « Voulez-vous être ma victime pour une interview rosse ? Vous me direz tout ce que vous avez sur la patate, ce qui vous pousse à imiter la Bardot. Ça vous travaille, hein, de jouer « Le petit animal à la candeur sauvage ? » Mon prix ? Vingt mille ! »

— Peau de balle, m'écriai-je. Laissez-moi partir !

Et je lançai des coups de pieds dans les chevilles de cette snobinarde, qui poussa des hurlements de putois. Du coup, une pin-up sophistiquée, blonde et blême comme un ectoplasme, qui passait par là s'évanouit et le secrétaire de rédaction hurla pour réclamer des sels à l'usage de cette malheureuse Chantal-Mary. Un nom d'une affectation ! Passons...

Me retenant à grand-peine d'exploser en indignation et en larmes, je courus vers l'ascenseur, mais, cette fois encore, on me rattrapa. On me prit le bras. Je levai un regard furibond vers l'inconnu qui osait et, soudain, ma colère tomba. C'est qu'il était fichtrement beau : un blond bouclé, athlétique, aux yeux de source verte, un sourire sympathique et tout et tout : il ressemblait à James Dean, mais avec dix centimètres de plus. Le





vrai beau gosse ! Et il me regardait avec amitié, ce dont j'avais tellement besoin.

— J'ai suivi, par la porte de mon bureau, la scène pénible que vous venez d'essayer. Le succès, une vie sophistiquée a rendu ces gens inhumains, impossibles. Ils voient tout à travers une couverture de mode « dans le vent ». Voyons, qu'est-ce qui ne va pas, mon petit ?

— Tout ! C'est affreux. Je débarque de ma province ; j'espérais trouver du travail en posant ou en faisant le mannequin et, partout, on se moque de moi. Je finirais par croire que je suis affreuse ! Il éclata de rire :

— Pas du tout. Vous êtes un vrai bijou. Mais voilà : vous ne savez pas vous arranger. Il suffirait de rectifier ça, ça et ça...

— Quoi : ça, ça et ça ?

Tout en parlant, nous étions descendus au rez-de-chaussée. Le garçon m'avait prise par le bras. Ainsi, il me fit résolument traverser le hall et, sans que j'aie même eu le temps de protester, je me trouvais attablée avec lui dans un bar élégant et feutré de l'avenue Montaigne, où un disque de Sinatra diffusait de tendres roucoulements.

— Est-ce ma coiffure que vous trouvez laide ? Mon maquillage est-il mal posé ? Dites, dites...

— Adorable idiote, je ne peux pas me prononcer comme ça. Buvez votre Martini et venez me voir ce soir, à neuf heures, dans mon atelier, rue de Seine. Je vous dirai ce qui cloche en vous. Je suis Patrick Donnell, photographe, publicitaire, visagiste, etc. J'ai « fabriqué » une demi-douzaine de filles qui sont devenues célèbres.

Il me les cita : il s'agissait de cover-girls surpayées, au moins les égales de Jean Shrimpton et d'Evi Morandi. Je fus éblouie. D'accord ! Je viendrais le voir ce soir même. Que risquais-je, après tout ?

Ce que je risquais ? Je l'appris à mes dépens. Sous des « spots » impressionnants, dans son atelier qui ressemblait plutôt à une garçonnière (d'après ce que j'en savais par les romans-photos), Patrick me demanda de me mettre dans... le manque de tenue d'Eve ou presque. A ce souvenir, je rougis encore. Mais je voulais, comme on dit, être « gonflée ». Après tout, me disais-je, il y va de ton avenir. Et la merveilleuse B.B. n'a pas hésité, elle, quand l'art le lui imposait, d'exhiber des charmes fameux dans le monde entier. « Mais voilà : bien sûr, Patrick me photographia ; bien sûr, il me fit prendre des poses hiératiques, mutines, excentriques ; bien sûr, il dut faire de moi quelques clichés intéressants ; mais il pensait à autre chose... et quand je lui demandai : « Croyez-vous que j'aie vraiment trop le type de Bardot ? Que je ne suis qu'un double dérisoire d'elle ? » il haussa les épaules ; il me chuchota : « Telle que tu es, chérie, tu m'excites follement. Allons ! ne pense plus à cette satanée Brigitte et sois à moi. » Les lampes s'éteignirent par enchantement. Sa bouche violenta la mienne. Je tombai sur le divan. J'étais furieuse, je me débattis en vain. Bientôt, je fus soumise à sa puissance terrible et enchantée.

Naturellement, Patrick Donnell me demanda de revenir le lendemain : « Nous reprendrons un contact plus... logique, s'il n'est pas moins brûlant... » Mais j'étais trop fière pour accepter. Il m'avait jouée, en triste sire. Je ne le verrais plus. Ma fierté ulcérée me l'imposait.

Alors, je tirai de nouveau des sonnettes et des sonnettes ; j'usai mes dernières économies en coups de fil onéreux ; je n'étais plus que l'ombre de moi-même, me nourrissant de café-crème et de deux croissants par jour. Ah ! qu'il était dur l'appren-

Prendre des poses de cover-girl, ce n'est pas si facile.

Patrick savait me photographier.



tissage de la réussite. De loin, il m'avait paru doré, et c'était cette déchéance sans merci, quotidienne.

Et puis, un jour, miracle ! Ma concierge avait glissé un pneu sous ma porte. On me demandait de passer, chez « Marie-Sergiane », pour remplacer au pied levé un mannequin grippé. J'usai jusqu'au métal mon dernier tube de rouge à lèvres...

Me voici dans l'imposant salon aux lustres étincelants de « Marie-Sergiane ». La première me fait signe de venir. Et, soudain, je me trouve au milieu d'un bataillon de filles magnifiques, toutes poitrines dehors, passant des robes somptueuses. La première, Mlle Greta, me regarde avec bonté, mais aussi pitié, je m'en rends bien compte. Avec un soupir, elle palpe mes joues, mes bras chétifs. « Qu'est-ce qui vous a mis dans cet état-là, ma petite ? Jolie comme vous êtes ! Vous êtes maigre comme un coucou. On dirait que vous ne buvez pas de la bonne eau. » Elle ajoute, gênée par sa propre dureté : « C'est d'une fille en bonne santé que nous avons besoin, non d'une mauviette !... »

— Madame...

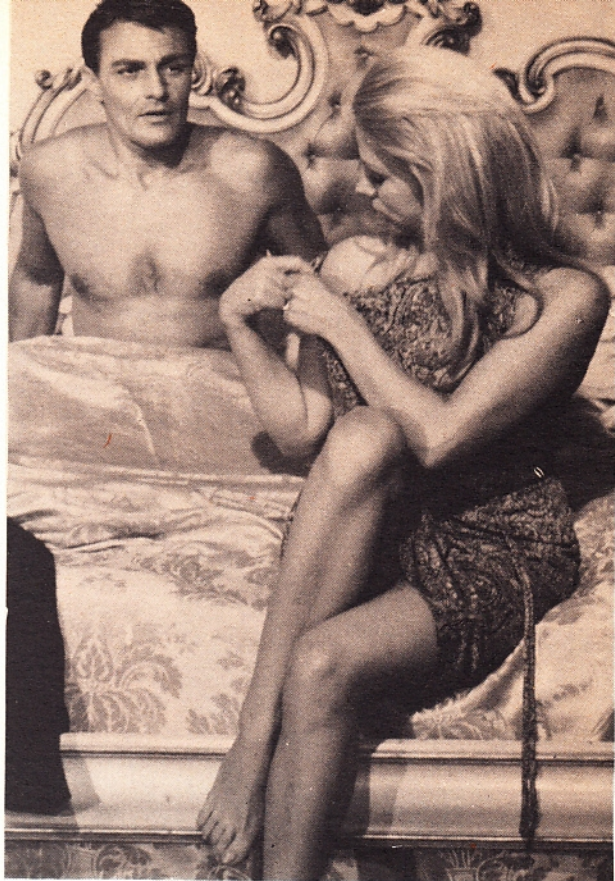
— Chut ! je vous aiderai. Mais, dites-moi, pourquoi vous donner ces faux airs Bardot ? Ça vous enfonce, au lieu de vous exalter. Dites-vous bien qu'il n'y a qu'une B.B.

— Je le sais, Madame, mais je l'admire tant, Brigitte.

— En tout cas, Brigitte, elle vous joue un sale tour. Vous seriez bien mieux avec une frange sur le front, à la Catherine Spaak.

— Vous avez tort, Greta. Moi, je pense que cette petite fille est tout à fait ravissante. Présentez-la moi.

Un bel homme « dans la force de l'âge », selon la formule consacrée, s'inclinait devant moi. Mlle Greta, un peu impatientée, me le présenta : Baron de la Huchelaire. Je fus éblouie... d'autant que le baron, malgré les tempes éclaircies, portait beau : on le



devinait plié aux exercices équestres, un vrai sportman sous la jaquette ultra-chic. Lui, au moins, semblait enchanté de ma gracilité, due à un régime draconien involontaire.

— Mais c'est vrai que c'est un sosie de Bardot, murmurait-il, charmé. Étonnante ressemblance ! Moi qui rêvais...

Cette fois, il passait un doigt gourmand sur sa fine moustache ; son œil s'allumait et, ma foi, ce n'était pas tellement désagréable.

Et voilà pourquoi, malgré mon échec en tant que cover-girl, je ne quittai pas Paris. Le Baron ne m'épousa pas, mais il s'est révélé, depuis trois ans, de plus en plus épris de moi. Je le soupçonne bien un peu, quand il me serre dans ses bras, de s'imaginer qu'il est en brûlant tête-à-tête avec Brigitte. Mais comment en vouloir à l'actrice que j'ai toujours tant admirée ? A laquelle, surtout, je me suis toujours identifiée passionnément !

Ah ! que je précise ceci : il n'aurait dépendu que de moi, royalement aidée par le baron, d'accéder au titre de « fille pour couverture » connue. J'ai refusé cela, orgueilleusement. Ce que je rêvais, c'était de devenir une cover-girl honnête, vivant de ses poses, non une pin-up propulsée dans une gloire douteuse par les relations d'un entreteneur.

Un jour, si je lâche le baron, peut-être me risquerai-je de nouveau à tenter ma chance dans les magazines huppés. Mais, cette fois, ce ne sera pas en parodie de Brigitte. Le baron a su faire de moi une femme originale, aussi raffinée que cultivée, sur le passage de qui on se retourne en disant : « Fichtre ! » Et pourtant, cet éclat, cette réussite matérielle (car le baron me comble) c'est à B.B., indirectement, que je le dois.

Chère Brigitte !



J'ai même fait de la figuration dans le film « Les Sultans ». La vedette n'était pas B.B., hélas, mais Gina Lollobrigida. Elle incarnait un photographe de mode.





coup de chapeau !



Puisque le Palmarès de la chanson à la télévision donne son « coup de chapeau » pourquoi notre revue ne ferait-elle pas la même chose ? Nous saluons ici nos plus ravissants modèles, ce n'est que justice... Haut-de-forme (bien sûr), tyrolien, melon ou « claque » (évidemment), le chapeau sied à Electre. (C'est le prénom d'un de nos modèles). Mais pour preuve qu'il n'y a rien de nouveau, hélas, sous le soleil, nous vous présentons également une « pin-up 1920 », assez... avant-garde il faut le dire...



l'envers de l'objectif :

FLASHES SUR UN PHOTOGRAPHE, LUC GESLIN

La photographie tient une place chaque jour plus importante dans la presse. Le lecteur veut être informé vite et il balaie d'un regard les pages des magazines, cherchant, d'un premier coup d'œil, les sujets susceptibles de retenir son attention. Il regarde la photo, lit sa légende et décide ou non de lire le texte.

Or, il y a dans la presse une grande injustice. Si les noms des rédacteurs et reporters sont connus, je vous défie de citer, dans l'instant, les noms de cinq photographes de presse !

Nous avons rendez-vous avec l'un de ces anonymes : Luc Geslin, journaliste reporter photographe indépendant.

— Comment êtes-vous devenu photographe ?

— A dix-huit ans, je séchais lamen-

tablement devant des problèmes d'électronique... Je me demande encore comment j'avais pu faire à ce point fausse route, moi qui déteste tout ce qui concerne la technique ! Devant les résultats, mes parents ont exigé que je travaille et, comme je n'avais aucun métier, je suis devenu 36^e assistant dans un laboratoire photo. Deux ans plus tard, j'étais militaire mais j'eus la chance de faire « mon temps » au service photo-cinéma de l'armée. Libéré, je n'avais guère envie de retrouver le petit labo de mes débuts... J'avais plusieurs séries de photos d'animaux, je suis allé les proposer dans les magazines spécialisés. « L'Ami des Bêtes » a publié les premières...

— Vous êtes donc spécialisé ?

— Non, pas du tout. Un photographe de presse ne peut que très difficilement

se spécialiser : l'actualité sous toutes ses formes englobe une foule de sujets aussi variés que la vie elle-même. En plus, étant indépendant, je ne collabore pas à un service précis, dans une revue déterminée, je fais ce que les hebdomadaires ou les mensuels me demandent. Du Prix Nobel au manœuvre léger, de la star à la figurante, du président-directeur-général au balayeur, de la résidence de Saint-Cloud au bidonville de Gennevilliers, etc... tout cela dans le désordre pour peu que l'actualité les mette un instant en lumière.

— Quels sont vos meilleurs souvenirs ?

— En général, je fais ce métier avec plaisir. Nous fréquentons des gens très différents et, dans l'ensemble, nous sommes bien reçus. Certaines starlettes, certains chanteurs yéyé sont assez insup-



portables... Toutes les vraies grandes vedettes, tous les personnages importants sont toujours parfaitement accueillants et aimables. Ils nous facilitent le travail et gagnent ainsi un temps précieux pour eux comme pour nous. Mes meilleurs souvenirs ? Les reportages avec Jean Rostand, Michel Simon et Mireille Darc.

— Quelles photos allez-vous nous confier pour illustrer cette interview ?

— Vous seriez une revue féminine, je vous donnerais des photos de mode ou de recettes de cuisine, une revue technique, des photos de Pleumeur-Bodou, une revue sportive, des photos d'athlètes, une revue de voyage, des photos sur la Suède ou le Maroc... mais je pense que les photos de jolies filles seront celles qui plairont le plus à vos lecteurs ! Alors, choisissez ! »

M. M.





Vos vedettes préférées jugent...

le strip-tease

(Suite de notre précédent numéro.)

J'aime me mettre nue

DANY CARREL

Depuis « Maternité Clandestine » les réalisateurs exigent que je montre mes seins ! Et encore, souvent c'est davantage ! Il paraît que c'est la première condition pour qu'un film ait du succès... Et bien, je ne suis plus d'accord ! Certes, la

nudité est naturelle et je ne suis pas gênée de me montrer nue mais je suis aussi et surtout comédienne, je ne sais pas que montrer mes seins ! Même dans un film comme « Piège pour Cendrillon » où je joue trois rôles, il a fallu que je sois très souvent nue. Vous ne trouvez pas que c'est trop ? Et que deviennent donc les comédiennes quand leurs seins s'alourdissent ? J'aime me mettre nue mais à bon

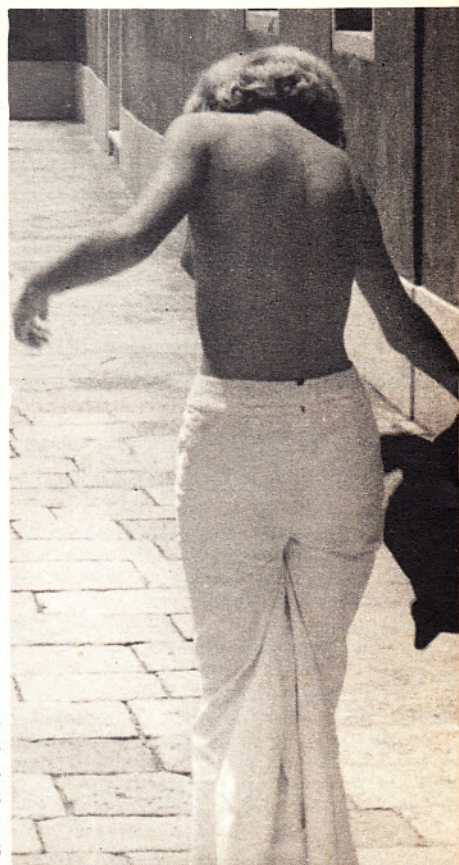
escient. A mon avis, le nu est plus beau que le déshabillé avec guêpières et bas noirs.

*

Un corps nu n'est rien.

RITA RENOIR

J'étais — avec Rita Cadillac — une des « reines du strip-tease » il y a une dizaine d'années. Heureusement, depuis, elle et moi, nous sommes devenues comédiennes. Je joue actuellement au théâtre Gramont avec Michel Simon « Du vent dans les branches de Sassafras ». Le strip-tease, ce n'est pas déshonorant ! Je dois d'ailleurs reconnaître que c'est très excitant de se déshabiller sur scène... L'expression corporelle aussi est éloquente. Je ne regrette pas mon expérience de strip-teaseuse. On apprend au moins à savoir se tenir sur scène et à ne pas avoir honte de son corps ! Ceux qui critiquent le strip-tease ne savent pas ce que c'est... Un corps nu n'est rien, il doit stimuler l'imagination. C'est du grand art, l'érotisme ! Les Français ne semblent pas le prendre assez au sérieux.



QUI EST-CE ?...

Elle est célèbre. (Voir page 18.)



Dany Carrel

... c'est Mireille Darc

Elle va avoir un enfant. Au cinéma s'entend. Mireille est célibataire et désire le rester encore quelques années. « Vive la liberté ! » dit-elle. Donc, elle pouponnera, ce printemps, pour les besoins du film de Georges Lautner « Langes radieux » (joli jeu de mots). Femme d'un gangster assassiné, une bande rivale la poursuit (elle et son bébé) pour savoir où le défunt a caché le produit d'un hold-up. Pas de strip-tease prévu comme dans « Galia ». Demandons pourtant à Mireille ce qu'elle pense du nu à l'écran.



L'impudeur personnifiée.

MIREILLE DARCY

Je fais du nudisme dans le Midi, n'oubliez pas que Toulon est proche de l'île du Levant. Je n'ai donc pas honte de mon corps. Les photographes et les techniciens en général n'ont pas le regard lubrique même quand je suis à poil devant eux. La mini-jupe est souvent indécente, pas le nu intégral. L'érotisme est toujours dans le regard, pas dans le corps. Si mes amis ou mes parents me voient nue, aucune importance, ils penseront simplement que je suis une fille bien roulée. En somme, je suis l'impudeur personnifiée.

« Si c'est bien chauffé, d'accord ! ».

RITA CADILLAC

Après le « Crazy », je suis devenue vedette d'une revue aux Folies-Bergère ; puis après avoir dirigé mes pas vers la chanson sous la houlette de Mouloudji, je fais maintenant du cinéma. Il faut du caractère et une forte personnalité pour réussir un beau strip-tease, il ne suffit pas d'enlever sa robe ! Nue en scène, c'est un acte révolutionnaire. Bien entendu, je ne ressens aucune gêne à évoluer nue devant une salle en tenue de soirée ; c'est une simple question d'habitude ! Mais il faut être très sûre de sa beauté et de son charme. Paraître nue dans un film ne pose pour moi aucun problème. Je répondrai, comme mon père apprenant que j'allais monter nue sur scène, « Si c'est bien chauffé ! »

Le nu est beau et naturel.

ROGER VADIM

Il donne sa réponse dans le livre que lui a consacré Maurice Frydland (page 109) : « On attend toujours de moi que je me justifie. D'abord, j'aime le corps des femmes. Je ne l'aime pas dissimulé par des dentelles noires ou par des bas à mi-cuisses. En le filmant nu, je me fais plaisir... » et, page 65 : « Je suis pour une très grande liberté dans l'exposition des corps nus. Des êtres nus sont beaux et naturels. »

Vadim fait donc une grande différence entre le déshabillage lascif ou strip-tease et la nudité intégrale. S'il n'apprécie guère le premier, il est enthousiasmé par le second !

Enquête Marc Miller

mais où sont les surbouds d'antan ?

(Suite de la page 5.)

lui accordons ce qu'il désire. Cela peut aller du pull-over dernier cri jusqu'au déjeuner à la Tour d'Argent. Nous nous cotisons. C'est un jeu qui coûte cher, mais quelle rigolade !

— Revenons aux surbouds. Quand vous vous réunissez entre vous chez vos parents — tout de même, ça arrive — que faites-vous ?

— On organise des jeux ronflants, le « strip-gage » par exemple. Marrant ! On pose des questions embarrassantes. Celui qui ne veut ou ne peut pas répondre, enlève un vêtement.

— Vous risquez alors de vous retrouver tous nus comme des vers. Joli spectacle !

— Rassurez-vous, on arrête dès que l'un d'entre nous a terminé son strip. C'est là le comique de la situation. Le (ou la) nudiste est la vedette de la soirée. Ne croyez pas que tout se termine en orgie. Nous avons horreur de ça. Nous ne pensons qu'à rigoler.

Ces jeunes d'aujourd'hui nous étonneront toujours.

A Moscou, les surbouds existent encore. Les jeunes se réunissent, apportent vodka et whisky (qui devient de plus en plus à la mode en Russie au grand désespoir du Gouvernement). Quand l'alcool donne du « vague à l'âme » on dit des vers inlassablement. L'un déclame quelques strophes d'un poème de Verlaine, l'autre le reprend, puis l'assistance récite en chœur le beau texte classique. Sublime ! Mais rien à voir avec les surbouds françaises ou américaines. Oh ! non...

CANCANS

de Paris

Le directeur de la publication :
Jean Kerffelec.

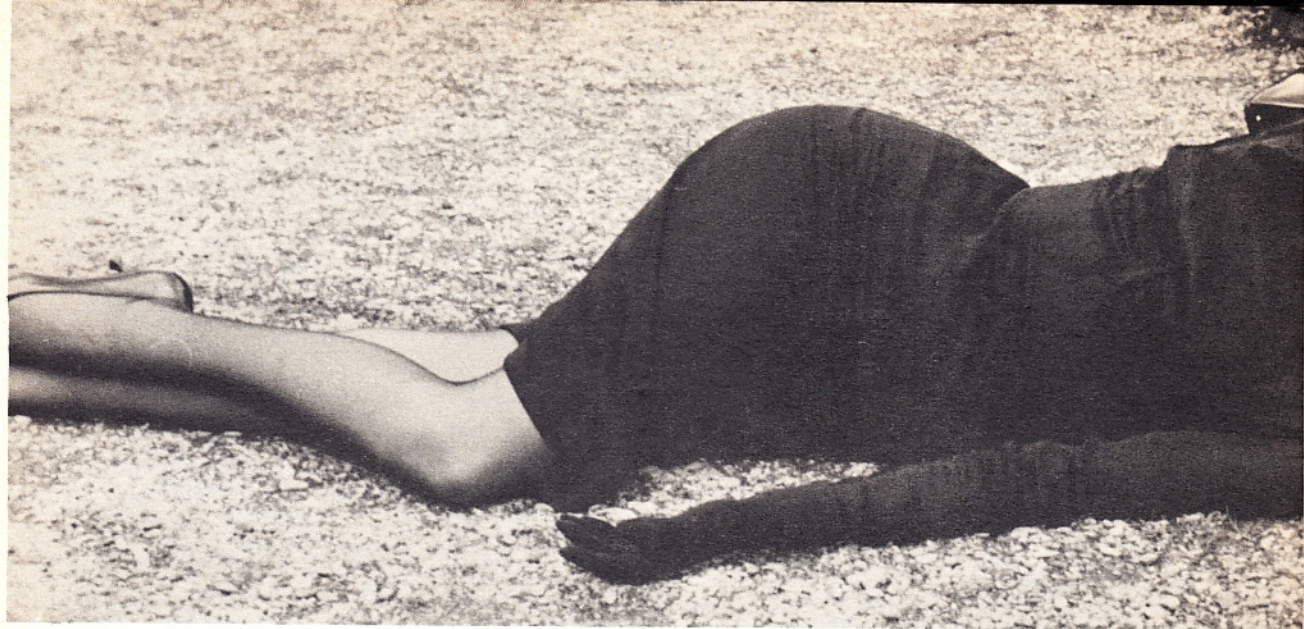
55, passage Jouffroy, PARIS-9^e.

ABONNEMENT : 1 an, 30 F

1397 - EUROPRINT - PARIS

Photos : Standart Press, Globe Photos, Philips, Rank, Lothar Winckler, European Press Service.





Chaque semaine, un pauvre veuf, tout à fait éploré et inconsolable, va déposer des fleurs sur la tombe de sa chère défunte. Un jour, qu'aperçoit-il dans les allées du cimetière ? Une femme en grand deuil, elle aussi, et dont le chagrin semble encore plus grand que le sien. Elle pleure à chaudes, très chaudes larmes.

Notre homme, très ému, regarde sa longue silhouette noire s'éloigner. Tout à coup, la silhouette s'effondre. Marcello — c'est le nom du charitable monsieur — se précipite.

— Il ne faut pas vous mettre dans des états pareils, Madame, dit-il. Regardez-moi. Est-ce que je pleure ? Est-ce que je m'évanouis. Et pourtant...

— Je n'en peux plus. Je n'ai même pas le courage de rentrer chez moi.

— Qu'à cela ne tienne, madame, je vais vous raccompagner.

Marcello remarque alors que la veuve est d'une grande beauté. Mais cela a-t-il quelque importance dans une situation pareille ? Il faut, avant tout, faire preuve de bonté.

Devant la porte de son immeuble, la dame s'effondre encore. Marcello la prend dans ses bras et l'emmène jusqu'à sa couche. La dame pleure de plus belle. Marcello la réconforte, la serre dans ses bras, fortement, la comble de caresses, l'embrasse furtivement, entreprend même de la deshabiller car elle ne peut décemment pas aller au lit avec sa robe. Marcello s'exécute avec douceur, très consciencieusement. Il est touchant de maladresse, tout tremblant, ému. La dame pleure toujours.

— Merci de me consoler, Monsieur. Vous êtes si bon.

Marcello se retrouve bientôt couché

avec la veuve — toujours inconsolable. Les caresses redoublent jusqu'à ce que les larmes cessent. Enfin !

Le couple s'endort en ressassant leur infortune. Au réveil, la jolie dame sanglote de nouveau.

— Dire qu'il m'est impossible de payer la tombe de mon cher mari. C'est affreux. Votre femme, elle, a de la chance. Je l'ai constaté : sa dernière demeure est si jolie. Combien doit coûter une tombe pareille ? Peut-être un million...

Marcello, toujours très ému, sort son carnet de chèques.

Le lendemain, quand il reviendra, il ne retrouvera plus personne dans l'appartement. La jolie veuve, ne voulait pas, sans doute, infliger à Marcello le spectacle de son trop lourd chagrin.





Authentique : une prostituée s'est récemment inspirée de cette « escroquerie dans un cimetière ».

un “ pigeon ” aimait d'amour tendre

Ce conte illustré est tiré du film italien « l'amour en quatre dimensions »,
avec Michèle Mercier

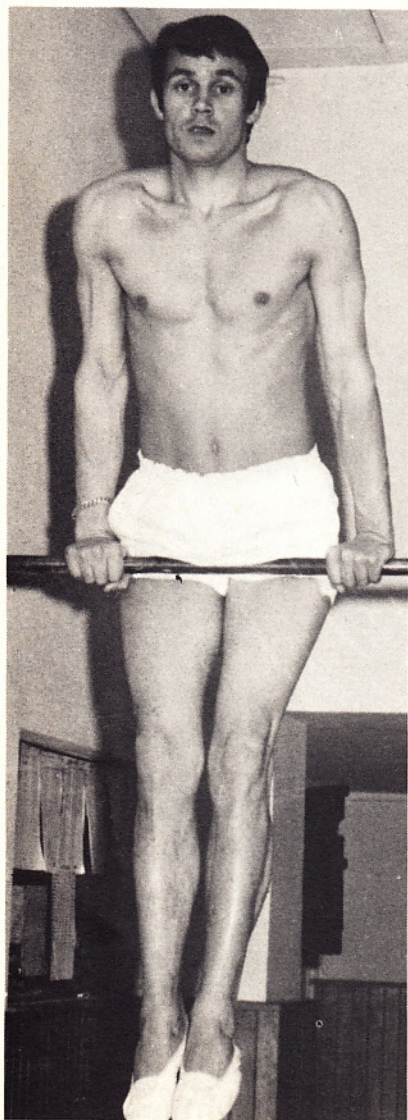




(Suite.)

Johnny Hallyday, pendant le rallye de Monte-Carlo a fait la connaissance d'un niçois (venu, également, au rallye, en voisin). C'est un jeune chanteur qui mérite une vraie chance : José Salcy. ►

Il est beau, athlétique (ce qui est rare chez les yé-yé), joue bien la comédie et compose ses chansons. Béatrice (la dame de notre couverture que nous retrouvons page de droite) l'adore. ▼



Je m'ennuie ce soir ... où aller?

20 h. AU RESTAURANT

Pour un dépaysement total, vous trouverez :

- **La Suède** au Relais suédois, 125, Champs-Élysées.
- **L'Europe centrale** à l'Old Vienna 48, rue Saint-Georges.
- **Les Caraïbes** au 4, rue de l'Etoile.
- **La Russie** chez Tarass Boulba, 16, rue Thorel.

22 h. AU CABARET

(prix à la consommation).

- **UBU** 23, rue du Chevalier-de-la-Barre, avec le tour de chant tour à tour poignant, plein d'humour, de tendresse de Monique Morelli, 10 F.
 - **La Chanson galande** 65 bis, rue Galande, Paris-5^e. 14 F.
 - **Le Cheval d'or** 33, rue Descartes, Paris-5^e. 12 F.
 - **Club des poètes** 30, rue de Bourgogne, Paris-7^e. 12 F.
 - **Djuri** 6, rue des Canettes, Paris-6^e. 8 F.
 - **L'école Buissonnière** 10, rue de l'Arbalète. 15 F.
 - **La Grignotière** 29, rue Mazarine. 15 F.
 - **Au chat qui pêche** (jazz), 4, rue de la Huchette. 10 F.
- (Sélection en fonction des prix abordables des établissements.)

AU CINÉMA

Les films du mois de février (selon la critique).

PALME D'ALUMINIUM

Le Roi de Cœur, le Commissaire San Antonio, la Grande Sauterelle, Billy le menteur, la Bible, Brigitte et Brigitte.

PALME D'ARGENT

le Voyage fantastique, Triple Cross, Guerre et Paix, la Grande Vadrouille, Docteur Jivago, Darling.

PALME D'OR

Les Professionnels, Porgy and Bess, Paris brûle-t-il ? le Deuxième Souffle, Cul-de-sac, Les sans espoirs, Un homme et une femme et (toujours) Wide Side Story.

LES FILMS ÉROTIQUES

L'Amour à la chaîne, Belles au soleil de minuit, les Deux Rivaux, la Fille au monokini, Jeux de nuit, la Traite des blanches, Opération sexy, les Nuits scandaleuses.

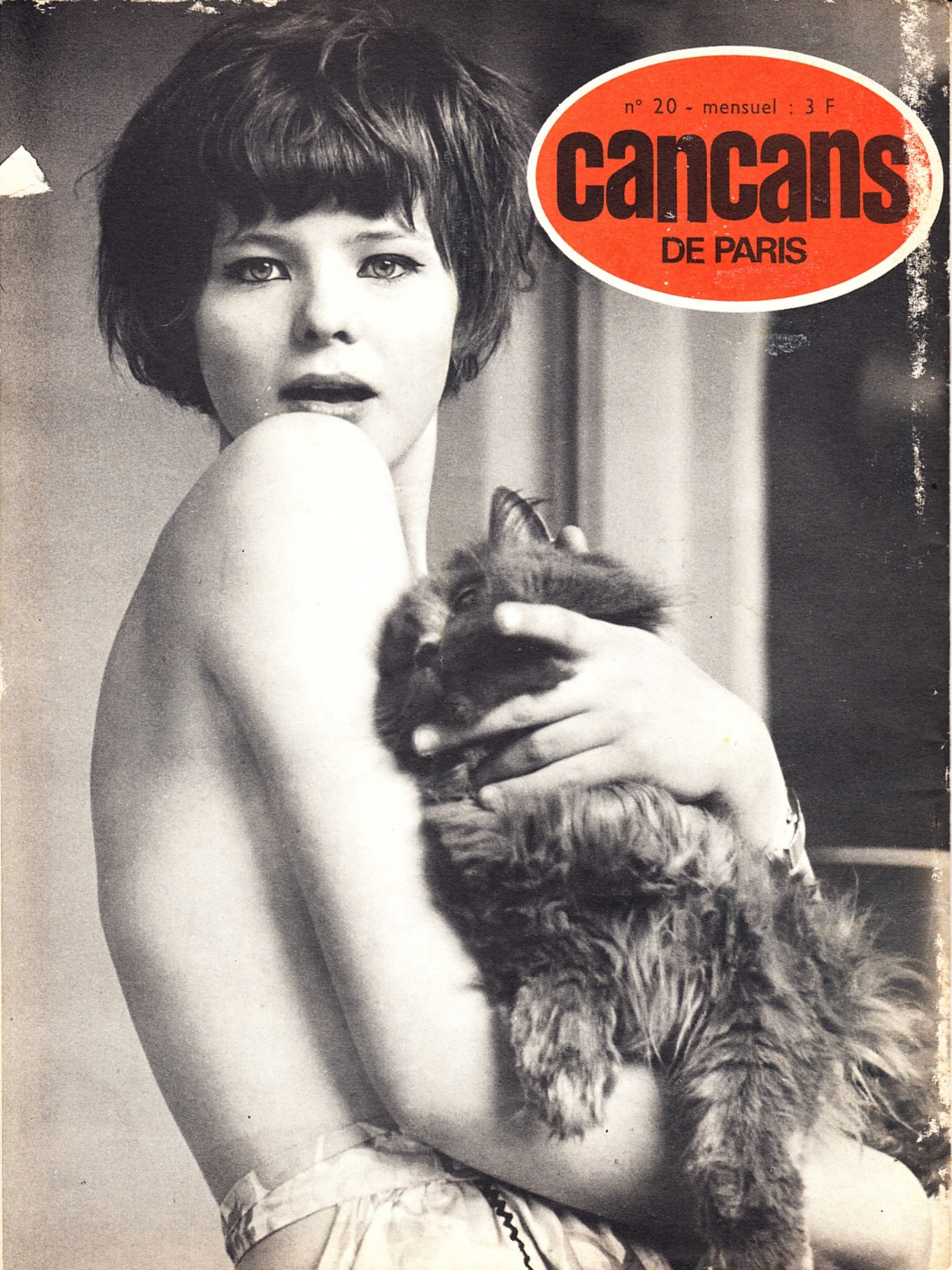
AU THÉÂTRE

Des pièces gaies :

Drôle de couple, le Knack, l'Opération Lagrelèche, Tête-Bêche, Baby Hamilton, la Perruche et le Poulet, Boeing-Boeing, Fleur de Cactus, Pepsie, Ta femme nous trompe, le Voyage de Monsieur Perrichon, la Dame de chez Maxim, Monsieur Carnaval, les Amants de Venise.

Béatrice était prête, elle aussi, semble-t-il pour le rallye de Monte-Carlo. ►





n° 20 - mensuel : 3 F

cancans

DE PARIS